
Introduction .

Vincent et Joseph Maestre-Molla sont nés à Verdun. Ils sont fils de Lola (1910-2002) et Michel (1900-1978), immigrés espagnols. La famille a vécu rue Tour du Four puis rue des Fâcheries. Lors de la seconde guerre mondiale, Michel s'engage « pour servir la France, ma patrie d'adoption ». Il est fait prisonnier de guerre le 7 juin 1940 et interné dans un stalag en Allemagne jusqu'en 1942. Les Nazis lui feront payer le prix de son volontariat : il est déporté pendant 11 mois au camp d'extermination de Mauthausen en Autriche. Il est libéré de Mathausen par la Croix Rouge Internationale et transféré dans un stalag ; il sera le dernier prisonnier de guerre rapatrié à Verdun, le 21 juin 1945. C'est la fin d'un long cauchemar pour la famille Maestre-Molla.

Joseph a voulu voir le camp d'extermination de Mauthausen qui fut l'enfer de son père. Il livre ses impressions dans ces quelques pages « sur les pas de mon père Michel Maestre », récit de voyage en forme de témoignage. Avec l'accord de Monsieur le maire, il souhaite mettre son écrit à la disposition des Verdunois. « Pour ne jamais oublier ».

Sur les pas de mon Père

Michel MAESTRE

Au camp d'extermination de Mauthausen

par Joseph Maestre

Le vol Paris-Constanta en Roumanie est sans histoire.

A l'arrivée, des bus à notre intention nous attendent. Nous partons déjeuner dans une auberge des environs. En fin de repas, nous nous rendons à Tulcea en Roumanie en bus. Certains allongent le cou pour apercevoir la Mer Noire. Elle est bleue comme la Mer Rouge et toutes les autres mers. Pour moi l'intérêt est moindre, ayant fait divers séjours en Turquie. C'est là qu'est notre bateau, *le Beethoven* qui doit remonter le Danube jusqu'en Autriche, à plus de deux mille kilomètres de là.

Les heures suivantes, nous sommes répartis dans des bateaux plus modestes pour visiter le Delta du Danube. C'est une curiosité exaltante et magnifique qui s'offre à nous. Il y a des îlots à profusion avec une végétation abondante, des oiseaux multiples et bavards qui attisent notre curiosité sans cesse en éveil ; des îlots se forment, d'autres s'agrandissent avec les alluvions du Danube, nous dit-on, c'est une perpétuelle sorte de vie toujours en mouvement.

En fin de visite, enchantés de ce que nous avons vu, nous rejoignons le *Beethoven*. C'est un bateau de luxe où chaque chambre a vue sur le Danube qu'on peut admirer à loisir. Il n'est pas bleu, il est jaune vert, sale. On peut circuler à notre guise.

Dehors le froid est vif, ce qui réduit toute envie d'effectuer une exposition prolongée à l'extérieur. De toute manière, quelque soit l'endroit où l'on se trouve, la vue est assurée sur trois cent soixante degrés. Les pays traversés sont multiples, à savoir: la Roumanie, la Bulgarie, le passage des portes de fer (c'est un complexe d'écluses gigantesques qui occupe notre curiosité pour un temps assez long), puis la Serbie, la Hongrie, la Slovaquie, l'Autriche. Souvent les ambassadeurs de France concernés nous rendent visite, suivies de cérémonies où nous sommes "obligés" d'assister en grande tenue.

Un mot sur Vienne - nous visitons le château de Schonbrunn et bien sûr on nous montre quelques souvenirs de Sissi, cette "dame" qui s'ennuyait partout, même à Madère où elle soignait sa prétendue tuberculose. Elle mourut assassinée sur les quais du Mont Blanc à Genève.

Dès le départ pour la croisière du *Beethoven* sur le Danube, je consulte le Commissaire de bord. D'emblée, il ne dit pas non à ma demande. Il faut savoir que je m'étais adressé bien des mois auparavant à notre bureau général à Paris, pour une visite de recueillement à Mauthausen. On m'avait répondu que c'était trop loin (soixante quinze kilomètres environ) entre Melk et le camp, qu'il ne fallait pas trop y compter etc. bref c'était "Non".

Une personnalité de notre connaissance nous a suggéré de nous adresser au Commissaire de bord. C'est ce que j'ai fait. Après avoir écouté et recueilli des renseignements indispensables, il ne reste plus qu'à attendre. Quelques jours plus tard, la réponse arrive, elle est positive. Mon "rêve" commence enfin à se réaliser. Nous arrivons à Melk, c'est l'avant-dernière escale du *Beethoven*. Pendant que le bateau naviguera de Melk à Linz, nous ferons notre sortie à Mauthausen.

Notre guide vient de Vienne, elle s'appelle Suzanne. En cours de route qui longe le Danube, elle nous raconte ce qui s'est passé en Autriche depuis 1938 avec les nazis, me demande comment s'appelle mon père, à quoi il était employé au camp. Je lui dis : "Il s'appelle Michel, il tirait le rouleau". Puis nous disons des banalités tout en poursuivant la route vers Mauthausen. Elle dit qu'elle n'aime pas conduire sous la pluie. "Vous savez, j'ai demandé à Michel de nous donner du beau temps". Tard le soir, à la tombée de la nuit, après avoir quitté le camp annexe de Gusen - le camp des Russes - elle dit : "Merci Michel, il a fait beau !".

Soudain à un détour de la route, un panneau routier est marqué *MAUTHAUSEN*. J'ai un choc émotionnel intense. J'ai tellement entendu parler de Mauthausen par Michel qu'il me semble surnaturel de réaliser enfin ce voyage. Nous empruntons encore plusieurs tournants, puis une route droite. La route taillée dans le talus nous amène à une cuvette de trois cent cinquante mètres de diamètre, c'est la carrière de granit, le *Wiener Graben*, aujourd'hui envahie par des herbes folles où tant de Juifs trouvèrent la mort effroyable, inhumaine. Les falaises dépassent les soixante dix mètres de hauteur.

Ce qu'on ressent est difficile à décrire, on reste muet. L'ensemble est situé en dehors de l'enceinte du camp. On entend presque hurler les SS s'acharnant sur les juifs impuissants. Un peu à gauche, le tristement célèbre escalier de la mort - "les 186 Marches" - formé de marches inégales, étroites, ce qui même à vide impose une certaine célérité pour conserver l'équilibre.

J'en ai gravi quelques-unes. On ne voit pas le sommet car l'escalier épouse l'arrondi de la carrière. Les SS qui surveillaient la montée profitaient de ces conditions pour imposer un rythme infernal pour le transport des pierres de trente à quarante kilos au sommet, soit à même l'épaule, soit à l'aide d'un harnais en bois aux arêtes bien vives pour mieux humilier et faire souffrir. Beaucoup se suicident de désespoir en se jetant dans le vide, depuis l'endroit appelé le "Mur des Parachutistes" ; d'ailleurs les nazis appelaient les Juifs, "les parachutistes". C'est dire toute la férocité à laquelle étaient soumis les Juifs.

Les SS se sont toujours efforcés de ne pas photographier les détenus en pleine ascension sur l'escalier de la mort où chaque nazi s'évertuait à créer un perpétuel climat de terreur. Heinrich Himmler et sa suite venaient souvent gravir quelques marches, inspecter et constater l'application de ses consignes. L'excès de zèle borné et inhumain permettant d'échapper à cette autre atrocité qu'était le front de l'Est.

La carrière de granit est abandonnée depuis le 5 mai 1945 mais elle garde toujours son pouvoir émotionnel sur le visiteur qui s'y attarde et se prend à rêver.

Et puis Suzanne nous amène au camp proprement dit. Michel est passé par là dans les années quarante ... pas dans les mêmes conditions. Nous, nous entrons par la petite porte à droite de la porte monumentale qui reste le plus souvent fermée.

Là aussi, je suis ému et j'éprouve une profonde humilité à pénétrer dans ce lieu où tant de choses horribles se sont passées. A notre droite, "le mur des lamentations" où attendaient, parfois des heures entières, les nouveaux arrivants. C'est là qu'on maintenait à plaisir les plus récalcitrants, les bras levés, sous la pluie et le froid, des nuits entières. Un officier russe a été mis sous une gouttière

où l'eau gelait au fur et à mesure sur son corps, le lendemain c'était un bloc de glace. C'est Suzanne qui nous a conté tout cela.

Puis nous marchons sur la place d'appel, six cents mètres de long, soixante de large (c'est mon évaluation). Au fond de la place, à gauche, se trouve "le rouleau" en pierre blanche, très dure. Michel était attelé à cet énorme engin très lourd. Suzanne nous dit: "On n'a pas pu le bouger, il est resté là !"

Toujours bordant la place d'appel, les baraques des détenus. Il y en avait vingt-cinq sur cinq rangées. Beaucoup se sont écroulées, elles étaient en bois, abattues par l'âge, la pluie, la tempête. Il y avait cinq détenus par couchette. " L'enfer, c'est les autres" a dit Sartre. Nous, nous n'avons pu y entrer. On les refait, petit à petit, mais il n'y a plus la main-d'œuvre gratuite d'autrefois, ni les fonds indispensables. Michel était dans l'une de ces baraques.

Côté opposé, c'est l'horreur dans toute son effroyable férocité. En effet, il y a les "douches", les pommeaux sont en place, toute l'installation est en état. Puis au fond à droite du plafond, un trou de la grandeur d'un tuyau de poêle: c'est là qu'un préposé à l'horreur, du haut de la terrasse, précipite le poison, les granules de Zyklon. Evidemment, la porte des douches est fermée et très solide, les panneaux sont faits de tôle très épaisse et au dehors les verrous sont à toute épreuve. Il faut quatre, cinq, six minutes pour mourir. L'ETERNITE ... !

Jouxant la douche, un local allongé comportant une sorte d'évier dont les bords sont à peine relevés, fait pour recevoir les corps où on arrache les dents en or. Celui qui a des dents en or n'a pas plus de vingt-quatre heures à vivre.

Et puis quelques mètres plus loin, le four crématoire, il reste encore des cendres. De part et d'autre des foyers (il y en a deux), deux coulisses de forme creuse pour recevoir les corps, montées sur roulettes, qui une fois poussées, exposent les corps à la flamme. Il est difficile de ne pas imaginer l'odeur atroce de la chair grillée qui se répand au vent, car on aperçoit les cheminées pas très hautes de la Place d'appel.

Les cendres sont répandues à la hauteur de la baraque 10 et les ossements, ou ce qu'il en reste, sont concassés et jeté à la terre.

A la suite de cette visite étouffante, toujours sur le même plan, il y a une salle de prière, une sorte de chapelle. A quoi sert-elle ? Dieu doit se faire violence pour regarder d'un œil indifférent cette barbarie qui s'abat quelques fois sur les hommes. Les fresques sur les murs représentent des détenus en costumes rayés vaquant à de multiples besognes. Entre autres gestes barbares des nazis, ceux du docteur Aribert Heim. Sur la place d'appel, il avise deux jeunes juifs ayant de belles dents (c'est très important). Sur la promesse de leur liberté, ils acceptent de subir une petite intervention chirurgicale - les choses sont plus faciles quand il y a accord -. Il opère aussitôt, puis soudain saisi d'une frénésie satanique, avec un scalpel il coupe tout, comme les durites d'une quelconque machine. Il fait détacher les têtes des corps, les fait bouillir, fait retirer les parties molles du crâne, les fait sécher. L'un trône sur le bureau d'Aribert Heim, l'autre est donné. Heim mérite bien son nom de *Docteur la Mort*, le boucher de Mauthausen.

Un autre exemple de la barbarie nazie : en juin 1942, Hans Bonarevitz, un détenu autrichien parvient à s'échapper dans une caisse en bois de légumes. Après trois semaines il est repris et ramené au camp, puis enfermé dans cette caisse pendant sept jours. Devant les détenus du camp, il est pendu sur la place d'appel accompagné par un orchestre de déportés.

Aribert Heim n'a jamais été arrêté, il serait mort en 1992 en Egypte, se serait converti à la religion musulmane. Sa mort a été annoncée le 4 février 2009 au journal de 20h00 de TF1.

Le commandant du camp s'appelait Franz Ziereis. Après le 5 mai 1945, date de la libération du camp, en tentant de fuir, Franz Ziereis est grièvement blessé par les Américains. Il décèdera le 24 mai 1945.

Heinrich Himmler, le grand chef des camps, celui qui aimait voir souffrir les Juifs sur l'escalier de la mort, est fait prisonnier par les Anglais, s'empoisonne avec une capsule de cyanure.

Les Juifs occupaient la baraque 5, leur présence éphémère était sans cesse renouvelée par l'action sanguinaire d'Adolf Eichmann ratissant toute l'Europe pour trouver des Juifs... On sait la fin d'Eichmann.

Un mot sur la Kommandantur : elle est faite avec des pierres du *Wiener Graben*, la carrière de granit.

Ziereis, du haut de son perchoir, avait vue sur la carrière et les "186 Marches" et tout le camp lui-même. Tout paraît être limité, mais le camp s'étend sur une superficie de plus de quinze hectares.

Michel, tu as été traumatisé jusqu'à la fin de tes jours! Parce que tu me parlais sans cesse de Mauthausen quand nous travaillions ensemble ici et là !

Et comme je regrette, connaissant les lieux aujourd'hui, de ne pas t'avoir prêté une meilleure attention pour t'écouter, t'interroger, afin de mieux approfondir mes connaissances !

Tu nous as montré l'exemple non sans souffrance et suis très fier d'être ton fils et, grâce à toi, d'être Français. Ton action a fait ta noblesse et ta grandeur, mais tu ne te rendais pas compte parce que tu étais humble et modeste !

Nous commençons à nous diriger vers la sortie. Nous traversons une salle récente semble-t-il; un musicien s'entraîne sur son violoncelle.

Une dame un peu âgée, qui s'affaire à de petites besognes, demande qui je suis. Suzanne doit lui dire, à ce que je crois, que je suis le fils d'un déporté français qui vient se recueillir ici. Elle hoche gravement la tête et m'adresse un petit sourire. "Il faut que personne ne cache la vérité aujourd'hui, que les générations actuelles et futures, d'ici et d'ailleurs soient au courant !" me dit Suzanne.

C'est là que la transformation de Mauthausen commence pour en faire un lieu de mémoire.

Il y a une salle de documentation où une jeune fille de dix-huit ou vingt ans, très gentille, remue ciel et terre pour nous trouver un timbre. C'est une fleur qui s'agite dans des souvenirs si sombres. En partant, nous nous embrassons comme de vieux amis.

Nous sortons par la petite porte. En faisant face au camp, à gauche, la Kommandantur, le mur d'enceinte et sur le terre-plein bien entretenu, il y a des souvenirs de divers pays: une énorme ménorah dont les branches tourmentées expriment toute la souffrance des Juifs, une statue représentant ce Russe prisonnier dans le bloc de glace, plus loin deux cheminées offertes par je ne sais quel pays, etc.

Au loin, on aperçoit les Alpes et un panorama magnifique.

Enfin, nous partons. Je parle de Gusen à Suzanne. "Je vous y amène !" dit-elle. Il ne reste que le four crématoire, c'est tout ! Soigneusement entouré, on voit encore un reliquat de cendres et l'appareillage complet.

Puis on se dirige vers l'hôtel qui nous accueille. Le *Beethoven* arrivera demain matin près de l'hôtel, à Linz.

SUR TROIS CENT CINQUANTE MILLE DEPORTES, QUATRE VINGT MILLE ENVIRON
AVAIENT SURVECU AU MOMENT DE LA LIBERATION DU CAMP LE 5 MAI 1945 PAR
LES AMERICAINS

MAUT hausen signifie = péage

La reconstitution de la libération du camp n'a été faite et filmée que le lendemain.